

raient de poursuivre sans pitié son assassin, il ne fallait pas grande perspicacité pour deviner que la blessure faite à un amour-propre froissé entraînait, surtout, dans l'étalage de cette douleur bruyante.

Personne n'ignorait à *** que Mlle Pauline de Mellan, plus tard Mme Brécet, Mlles Palmyre et Angèle Fortin, avaient eu de grandes prétentions au choix de M. de la Géraudaye.

Mais le jeune homme, ainsi qu'il l'avait rappelé avec tant d'amour à Cécile, au milieu des cruelles tortures de son agonie, le jeune homme avait, pendant longtemps, dédaigné la société des femmes.

Il n'éprouvait pour elles qu'un grossier instinct et passait sa vie au milieu de ses fermiers, tout occupé de l'élevage des chevaux ou du bétail.

Cécile Monseil se trouva sur son chemin, et l'intelligence de l'amour vrai, de l'amour dévoué, avait lui dans son âme. Il voulut, toutefois, résister à cet entraînement.

Par un retour à ses penchants anciens, il alla jusqu'à offenser la jeune fille. Qu'était, en effet, Cécile Monseil ? Que pouvait-elle espérer devenir, elle, fille d'un humble marchand du pays, sinon le jouet de M. de la Géraudaye, dont la fortune était immense, la famille puissante ?

Cécile ne se laissa pas convaincre. Elle fut si douce, mais si ferme, dans cette pénible situation, si franche et si fière, à la fois, que le jeune homme eut honte de lui-même.

Bientôt il en arriva à se dire que tout était bien pâle, bien misérable à côté de cette enfant.

Que devenait l'orgueilleuse mais assez vulgaire beauté de Mlle Pauline de Mellan, près de l'idéale beauté de Cécile ?

Que devenaient les pauvres grâces maniérées de Mlles Palmyre et Angèle Fortin, auprès de cette incomparable séduction dont étaient doués les moindres mouvements de Cécile.

M. de la Géraudaye brava tout : la colère de sa tante, le ressentiment de ses cousines, les représentations de ses amis, et Cécile ne put se refuser à devenir sa femme.

Qu'elles furent heureuses, les quatre premières années de leur union ! Ce n'était pas de l'amour, c'était de l'adoration que les jeunes époux avaient l'un pour l'autre.

M. de la Géraudaye restait sous le charme de cette exquise beauté dont la grâce et la douceur formaient le caractère principal.

Mme de la Géraudaye ne croyait jamais pouvoir assez prouver son affection à celui qui n'avait pas craint de tout braver pour elle.

La jeune femme ne paraissait pas même s'apercevoir des admirations qu'elle faisait naître.

Armand était le monde entier pour Cécile ; Cécile était l'univers pour Armand.

Nous savons le reste : comment la perte successive, étrange, de deux enfants avaient éveillé une funeste rumeur ; comment M. de la Géraudaye avait été frappé.

Le lendemain de cette mort si soudaine, Mme Brécet et les demoiselles Fortin étaient réunies chez la comtesse de Tourgéville.

Toutes trois, d'ordinaire, voyaient assez peu la vieille dame ; mais, en cette occasion, elles comprenaient que leur ressentiment bénéficierait de l'union de tous les ennemis de la jeune femme.

Mme de Tourgéville était une de ces personnes dont l'origine reste inscrite jusque dans l'action la plus insignifiante.

Elle se souvenait avec une vive reconnaissance des paroles adressées par Marie-Antoinette à sa mère, quand celle-ci, toute jeune fille, avait été présentée à la reine peu de jours avant l'entrée au Temple de la famille royale.

En entrant chez la comtesse, un visiteur intelligent eût pu, sans grand effort d'imagination, se croire non à ****, dans la prosaïque année 187..., mais à Versailles, dans les derniers jours de splendeur de la cour de Louis XVI, et chez une des dames de la reine.

Près de Mme de Tourgéville, Mme Brécet cachait, sous le luxe exagéré que lui permettait la fortune de son mari, le chagrin de porter un nom plébéien et d'avoir épousé, par crainte d'un célibat trop prolongé, un simple marchand de bois, chose dont, entre parenthèses, si l'orgueil du pauvre homme pouvait se glorifier, sa tranquillité et son bonheur domestique avaient fort peu à se louer.

Aux côtés de leur cousine, dont elles jalouaient la fortune et la beauté, les demoiselles Fortin faisaient assez piètre figure.

L'ainée, grande et maigre personne, prenait pour de la dignité une raideur de maintien qu'il eût fallu vraiment trop de bonne volonté pour trouver attrayante.

La cadette, rougeaude, avec des dispositions à l'embonpoint, se donnait une mine enfantine et légèrement évaporée. Elle croyait, ainsi, dissimuler une bonne dizaine d'années.

Toutes deux, d'ailleurs, s'habillaient de la même façon, des couleurs les plus gaies, des parures les plus rajeunissantes.

Tant de soins n'avaient pas encore obtenu de récompense. Palmyre achevait sa trente-huitième année, et Angèle atteignait trente-cinq ans.

Depuis quelque temps, cependant, les deux sœurs avaient repris courage. Chacune croyait, enfin, entrevoir le but.

Maxime Dutertre, le jeune homme que nous avons vu si choyé à la sous-préfecture, se montrait assez assidu chez M. Fortin, le père des vieilles filles. Ni l'une ni l'autre n'eût pu se flatter d'une attention particulière, mais les regards de Maxime étaient éloquentes, et mille petits soins trahissaient, de sa part, un vrai désir de plaire.

Aussi, tout en jugeant le jeune homme d'une façon en apparence assez dégagée, chacune des deux sœurs formait, dans le plus secret de son cœur, des vœux pour que Maxime la choisit.

Le sous-préfet venait de quitter le salon de Mme de Tourgéville. Il

n'y était resté que juste le temps nécessaire pour, comme dit avec énergie le bon sens populaire, "prendre langue." Il avait expliqué cette courte visite par l'annonce d'une sérieuse indisposition de Mme Provenchère.

—Voilà une indisposition arrivée bien à point, fit la comtesse, lorsque le sous-préfet eut disparu. Mme Provenchère est très fine parfois....

—Je vous assure, ma tante, dit Mlle Palmyre Fortin, qui n'oubliait jamais de rappeler à la vieille dame leurs liens de parenté, je vous assure que Mme Provenchère est réellement malade. M. Bertier est allé la voir ce matin et il lui trouve une grosse fièvre.

—De qui tenez-vous ces détails ? demanda Mme Brécet.

—De M. Dutertre, que ma sœur et moi avons rencontré en venant ici.

—Il paraît, ajouta Angèle, que la sous-préfète a été prise avant-hier soir d'un refroidissement. Puis, l'émotion que lui a causé la mort de notre pauvre cousin....

Ici Mlle Angèle s'interrompit brusquement. Maxime Dutertre faisait son entrée dans le salon.

Le jeune homme avait un air pénétré, tout à fait de circonstance ; mais, en courtisan habile, il sut donner à sa physionomie l'expression désirée par chaque personne qu'il saluait.

Grave et respectueux avec la comtesse, dont il baisa le bout des doigts, son regard brilla d'une lueur admiratrice quand il s'inclina devant Mme Brécet ; une attitude légèrement langoureuse rendit toute frémissante Mlle Palmyre, et une franche œillade transporta d'aise Mlle Angèle.

—Eh bien ! M. Dutertre, interrogea la comtesse, que fait le procureur ?

—Toutes les mesures sont prises, madame. Les docteurs Bertier et Delestang doivent, en ce moment, être à la Géraudaye pour.... pour.... Pardonnez-moi de ne pouvoir prononcer ce mot horrible !....

—Horrible ! en effet, dit la vieille dame. Mon pauvre neveu !

Et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles.

—Sait-on ce qu'a dit cette femme, lorsqu'on lui a appris la nouvelle ? demanda Mme Brécet qui, pour rien au monde, n'eût consenti à nommer Mme de la Géraudaye.

—Elle a protesté, pleuré, juré qu'une telle profanation n'aurait pas lieu.

—Voyez ! s'écria Palmyre avec un regard chargé de fiel. Elle a peur, la misérable, que son crime n'éclate au grand jour.

—Enfin, M. Dutertre, reprit la comtesse, vous m'assurez que le procureur est déterminé à agir avec la célérité nécessaire ?

—Très déterminé. Comme vous, madame, il est frappé de l'étrange succession de drames dont la Géraudaye a été le théâtre. Il ne faut rien moins que le respect porté par M. Demattre à votre famille....

—M. Dutertre, interrompit la comtesse avec force, Cécile Monseil n'appartient pas à ma famille ; c'est-à-dire que je ne l'appellerai jamais ma nièce, et, en ce qui me concerne, je ne lui en reconnaitrai jamais les droits. Malgré mes supplications, mon neveu a voulu épouser cette petite fille ; mais une telle alliance a eu des suites trop redoutables pour que je l'invoque. Ce n'est pas quand mon cher Armand tombe victime de sa folie qu'il convient de rappeler ces liens prétendus.

Mme Brécet et Mlles Fortin s'empressèrent d'unir leurs protestations à celles de la vieille dame.

Maxime s'inclina bien bas :

—Madame, dit-il, je vous supplie de ne pas donner à mes paroles une portée que je désavoue. J'ai simplement désiré affirmer que, pour toutes les choses touchant de près ou de loin la comtesse de Tourgéville et ceux qui lui sont ou qui lui ont été chers, le sentiment de M. Demattre, d'accord avec le sentiment public, est qu'il ne faut rien livrer au hasard.

—Bien ! répondit la comtesse apaisée. Cependant, comme ici les faits deviennent visibles aux yeux les moins clairvoyants, j'espère que rien n'entravera l'œuvre de la justice.

—Rien, madame, car la lecture du testament, arraché à M. de la Géraudaye, aurait convaincu le procureur, s'il ne l'eût été déjà.

—Vous connaissez la teneur de ce testament, M. Dutertre ? demanda vivement Mlle Palmyre Fortin.

—Question oiseuse ! dit Mlle Angèle. M. Dutertre ne sait-il pas toujours ce que l'on a besoin de savoir ?

—Vous donnez, mademoiselle, trop d'importance à ma modeste personnalité.

—On dit, se récria Mme Brécet, que notre malheureux parent a déshérité son fils.

—On a dit vrai, madame. Non pas dans le sens rigoureux du mot "déshérité," mais, eu égard à l'importance de la fortune de M. de la Géraudaye, le résultat est le même. Pensant que la communication de cette pièce pourrait être utile à Mme de Tourgéville, j'en ai pris copie sous la dictée même de M. Sylvain, qui serait venu la montrer à madame la comtesse, s'il n'avait dû la laisser entre les mains de M. Demattre.

—Je vous remercie, et je remercie M. Sylvain, dit la vieille dame, en prenant le papier que Maxime lui présentait.

Dans son impatience, elle avait peine à lire ; Mlle Fortin, l'ainée, vint à son secours.

—Donnez, ma tante, dit-elle avec empressement. Je lirai bas, et pour vous seule, si vous le désirez.

—Lisez tout haut, ma nièce, répliqua la comtesse, dont l'agitation était extrême. Lisez ! je ne puis croire à ce que je viens de voir.

D'un geste, la vieille fille imposa silence. Elle prenait une peine bien inutile ; car chacun, avide de savoir la vérité, écoutait, attentif....

V. VATTIER D'AMBROISE.

A suivre